LE

SEDUCTEUR AMOUREUX,

COMÉDIE.

Pièces du même auteur.

Ma Tante Aurore, opéra, sifflé en trois actes, applaudi en deux, et malgré cela imprimé en trois. 1 l. 10 s.

Tableau des Sabines, en un acte. 1 l. 4 s.

La Prisonnière, en un acte. 1 l. 4 s.

Comment Faire, parodie de Misantropie et Repentir, en un acte. 1 l. 4 s.

Le même libraire tient un assortiment complet de pièces de théâtre.

LE SÉDUCTEUR AMOUREUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens sociétaires du théâtre Français de la République, le 4 pluviôse an XI.

PAR LONCHAMPS.

Prix, 1 liv. 10 sous.

A PARIS,

Chez Barba, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES,	ACTEURS.
VARENNES, père d'Adèle, et oncle de Cézanne.	CAUMONT.
CÉZANNE, amant d'Adèle.	FLEURY.
MEILCOUR, ami de Cézanne.	ARMAND.
VALENTIN, valet de Cézanne.	D'AZINCOURT.
ADÈLE D'ERNANGES, fille de Varennes, jeune veuve.	Mlle MÉZERAY.
FLORESTINE, suivante d'Adèle.	Mme DEVIENNE.
L'ESPÉRANCE.	DUBLIN.
UN LAQUAIS de Meilcourt.	MARCHAND.

La scène est au château de M. de Varennes.

LE SÉDUCTEUR CONVERTI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉZANNE, *seul, assis à une table, une plume à la main, un papier devant lui.*

Toujours amant heureux, et maître de mon cœur,
Toujours craint et chéri, lorsqu'en triomphateur
Le plaisir me portait sur son aîle rapide,
Qui m'eût prédit qu'un jour je deviendrais timide?
Qu'un jour on me verrait, soupirant, circonspect,
Entraîné par l'amour, contraint par le respect,
Exhaler mes ennuis en romance plaintive?
Moi!.... Cézanne!.... voilà pourtant ce qui m'arrive!
Ah! de cet amour-là si je guéris jamais....
J'en rirai bien, je crois..... Achevons mes couplets.

(Pendant qu'il relit ses couplets, Florestine est entrée, sans être vue, pour arranger, dans des vases, des fleurs qu'elle tient à la main. A un léger bruit qu'elle fait Cézanne l'aperçoit.)

SCENE II.

CÉZANNE, FLORESTINE.

CÉZANNE, *entendant quelqu'un, cache précipitamment sa romance sous les papiers qui sont sur la table.*

QUELQU'UN vient... cachons vîte... Ah ! c'est vous, Florestine !

FLORESTINE.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

CÉZANNE.

Où donc est ma cousine ?

FLORESTINE.

Tout à l'heure au jardin elle cueillait ces fleurs.

CÉZANNE.

Ah ! donnez-m'en....

FLORESTINE.

Oui-dà !.... quelles vives couleurs !
Quel parfum doux et pur !... L'heureuse fleur cueillie
Par la main qu'on chérit semble encore embellie...
Je sais cela.

CÉZANNE.

Vraiment !... Et vous savez aussi
Quelle est la belle main que je préfère ici ?

FLORESTINE.

Je le soupçonne au moins.... Du père, de la fille
Et de vous se compose au château la famille :
Le père est fort aimable, et j'ai quelques appas ;
Mais au château pour nous, vous ne resteriez pas.

CÉZANNE.

Vous avez donc cru voir mon amour pour Adèle?

FLORESTINE.

Non; j'ai cru voir l'amour que vous feignez pour elle.

CÉZANNE.

Feindre!... Eh! n'a-t-elle pas ce qu'il faut pour charmer?

FLORESTINE.

Oui; mais vous n'avez pas ce qu'il faut pour aimer.

CÉZANNE.

Autrefois j'aurais su vous convaincre vous-même,
De ce que vaut mon cœur, et vous prouver que j'aime
Autant qu'un autre: mais, je le dis franchement,
Je suis trop amoureux pour être encor galant;
Et malgré ces yeux-là, c'est pour votre maîtresse
Que je veux vous forcer de croire à ma tendresse.

FLORESTINE.

J'y croirais plus pour moi.... La sotte vanité
Combattrait avec vous mon incrédulité.....
Pour un autre on voit mieux.

CÉSANNE.

Ma chère Florestine,
Si vous me serviez bien auprès de ma cousine,
Je pourrais vous le rendre auprès de Valentin,
Et vous faire à tous deux le plus heureux destin.
Pensez-y.

FLORESTINE.

Séducteur!... je n'en veux point.... Tel maître,
Tel valet, nous dit-on.... et Valentin, peut-être,

Ne vaut pas mieux que vous... Mais fût-il un trésor,
La perle des amans, j'aurais la force encor
D'y renoncer plutôt que de trahir madame.

CÉZANNE.

Est-ce donc la trahir que de servir ma flamme?
Ah! le ciel m'est témoin qu'en attaquant son cœur,
Peut-être plus qu'au mien je songe à son bonheur.

FLORESTINE.

Et que pourriez-vous donc faire encore pour elle?
Veuve, jeune, bien faite, aimable, riche, belle,
Elle a tout ce qui plaît, grâces, talens, esprit;
On l'estime au-dehors, chez elle on la chérit;
Elle a de vrais amis, le père le plus tendre:
Que lui faut-il de plus?

CÉZANNE.

Ah! j'aime à vous entendre
Vanter votre maîtresse avec cette chaleur!
Je pense comme vous.... Pourtant, au fond du cœur,
Je souffre en lui voyant tant de biens en partage,
Qu'elle ne puisse pas m'en devoir davantage!

FLORESTINE.

Comme c'est délicat! et pour vous quel plaisir
Si quelque bon malheur venait à la saisir!
Le beau rôle à jouer près de femme jolie
Que de la consoler! Au chagrin qui s'oublie
Succède doucement pour le consolateur
Un sentiment bien pur, bien tendre, bien flatteur;
C'est la reconnaissance.....ou l'on croit que c'est elle....
On s'y livre sans crainte.... Une ame noble et belle
N'en saurait trop avoir.... Puis on trouve un beau jour

Que la reconnaissance est changée en amour....
Voilà comme on arrive au plaisir par la peine.

CÉZANNE.

Aux chagrins plus souvent c'est le plaisir qui mène.
Je ne suis pas heureux, et j'en dois accuser
Mes succès.... Je conviens qu'on m'en vit abuser....
Mais quand je suis changé.... quand je suis franc, sincère,
Ne saurai-je donc plus persuader, ni plaire?
Ma chère Florestine, à compter d'aujourd'hui
Promettez que j'aurai dans vous un sûr appui;
N'est-ce pas?... Un peu d'or m'eût gagné la soubrette
Autrefois.... Mais je crois qu'attachée et discrette,
L'avantage d'Adèle est le plus sûr appât
Qu'on puisse vous offrir; et je ne voudrais pas
Avilir mes moyens de réussir près d'elle;
J'ai besoin d'estimer ceux que chérit Adèle.
Je sais qu'elle vous aime, et vous le méritez
Votre zèle vous rend digne de ses bontés:
Je vous sais même gré de votre défiance;
Elle vous fait honneur.... Mais votre conscience
De servir mon amour peut vous permettre enfin,
Et j'y compte.

FLORESTINE.

Non pas, monsieur: vous êtes fin,
Mais je ne suis pas gauche, et malgré votre adresse,
Vous n'obtiendrez jamais que contre ma maîtresse
Je serve vos complots.

CÉZANNE.

Mes complots!... En honneur
Je ris.... pour éviter de prendre de l'humeur.

Mes complots !... Savez-vous qu'à force d'être fine
Vous perdez la raison.

FLORESTINE.

J'ai tort... je vous devine.

CÉZANNE.

Au moins, si je ne puis espérer vos secours ;
Vous serez neutre ?

CÉZANNE.

Oh ! non.

CÉZANNE.

Je n'ai donc pour recours
Qu'amour et bonne foi... que ma seule franchise.

FLORESTINE.

Mauvais appui, monsieur, s'il faut que je le dise.

CÉZANNE.

Nous verrons : de ce pas je m'en vais l'essayer.

FLORESTINE.

Sans rancune.

CÉZANNE, *sortant.*

Oh ! du tout.

SCÈNE III.

FLORESTINE, *seule.*

Il oublie un papier
Qu'il cachait avec soin lorsque je suis venue :
La vérité par-là pourrait être connue...
Cherchons... Bon ! je le tiens.

(*Valentin entre ; elle serre le papier sans avoir le tems d regarder.*)

SCÈNE IV.

FLORESTINE, VALENTIN.

VALENTIN.

Mon maître n'est pas là?

FLORESTINE.

vois bien que non.

VALENTIN.

Oui... mais puisque te voilà,
este; j'ai toujours quelque chose à te dire:
ıment vont nos amours?

FLORESTINE.

Froidement.

VALENTIN.

Tu veux rire.
uves-tu près de toi que je manque d'ardeur?

FLORESTINE.

ı dieu, non, je t'assure.

VALENTIN.

Où donc est la froideur?

FLORESTINE.

mon côté.

VALENTIN.

C'est vrai. Sais-tu que je m'étonne
n'être pas encore heureux? Jamais personne
m'a tant fait languir, et je tremble, entre nous,
finir bêtement par m'offrir comme époux,

Pour peu que ta vertu me fasse encore attendre...
Car je t'aime, en honneur, de l'amour le plus tendre.

FLORESTINE.

Et tu ne doutes pas qu'alors sans balancer
J'accepte ?

VALENTIN.

Songe donc à l'honneur de fixer
Un galant tel que moi. N'es-tu pas trop heureuse
De borner d'un seul mot ma carrière amoureuse ?
Je pouvais aller loin sous monsieur... Cependant,
Pour faire un séducteur je suis trop bon enfant !
Il faut, sans s'arrêter, voler de belle en belle,
Et moi je suis par fois tenté d'être fidèle.
Je gémis quand je songe aux pleurs, au long tourment
Dont nous faisons payer le bonheur d'un moment,
Quittant une beauté sitôt qu'elle est conquise,

FLORESTINE, *souriant.*

Même avant.

VALENTIN.

Moi! Jamais. Dès qu'elle m'est acquise,
Pour suivre ailleurs monsieur, loin d'elle il faut m'enfuir :
Combattre et vaincre est beau, mais ce n'est pas jouir.
Mon maître, en vrai héros, voit leurs tendres alarmes;
Moi jamais d'un œil sec je n'ai pu voir les larmes
Que je faisais verser.

FLORESTINE.

Ton maître t'a gâté;
Ton ame cependant garde un fond de bonté
Qui me plaît.

VALENTIN.

Oh! je vais être meilleur encore.

FLORESTINE.

ime cela... Quelle est la beauté qu'il honore
intenant de son choix? dis, sais-tu, Valentin?

VALENTIN, *avec suffisance.*

je le sais! Eh! c'est madame Saint-Bertin,
nt le château voisin se voit de tes croisées,
dont un des laquais marche sur mes brisées,
crois; hein?

FLORESTINE.

Sois tranquille. Hé bien, ton maître?...

VALENTIN.

Hé bien!
ous touchions au succès, il ne s'en fallait rien,
ı presque rien, lorsque la semaine dernière,
près avoir passé près d'une année entière
ıns les biens qu'en mourant lui laissa son époux,
ı maîtresse revint habiter près de nous.
on maître, son parent, son ami dès l'enfance
n parut si content, qu'on lui fit la défense
e venir au château... Malgré la parenté,
adame Saint-Bertin craignait qu'il fût tenté
e consoler la veuve... Elle est jalouse, altière:
ous, de notre côté, nous avons l'ame fière;
ıns recevoir de lois nous voulons en dicter,
n nous adore ainsi... Cet ordre de rester
ut pour nous à l'instant le signal de la fuite,
t nous vînmes ici nous placer tout de suite

En observation, nous voulons voir venir.
Par se raccommoder tout cela doit finir :
Mais il faut en vainqueur sortir de la querelle...
Enfin, nous attendons ici qu'on nous rappelle.

FLORESTINE.

C'est le plan de ton maître?

VALENTIN.

Il ne me l'a pas dit;
Mais je sais sa tactique... avec un peu d'esprit,
Vois-tu, ma chère enfant, il n'est pas nécessaire
Qu'on vous explique tout. Monsieur pour l'ordinaire,
Avec un geste, un mot, me donne à deviner
Les choses que tout haut il ne peut m'ordonner.
J'ai l'air d'avoir eu tort, en public il me gronde,
Et m'approuve en secret. Oh! je connais mon monde.

FLORESTINE.

De ma maîtresse aussi ne t'a-t-il pas semblé
Qu'il s'occupait.

VALENTIN.

Lui? non; il m'en aurait parlé.

FLORESTINE.

Ah!

VALENTIN.

De chaque conquête il me fait mettre en note
Et la date et le nom, depuis une anecdote
Assez drôle... Il faisait un jour de ses billets
La revue annuelle, et pour lui j'extrayais,
Avec discernement dans la correspondance,
Quelques lettres de choix qu'on garde par prudence...

FLORESTINE.

Oui da!

VALENTIN.

Toujours; le reste ou se brûle, ou se rend
us trouvons dans le nombre un paquet assez grand,
nt nous méconnaissons le style et l'écriture.
'es billets, tu le sais, n'ont pas de signature.)
ır en savoir l'auteur, de l'un à l'autre bout,
s passer un seul mot, nous relisons le tout,
ns voyons que la dame avait fait une absence,
'elle écrivait de loin : *N'oubliez pas Hortense ;*
ıutres détails encore... Et malgré tout cela,
notre souvenir rien ne la rappela.

FLORESTINE.

perfide ! oublier jusqu'au nom de sa dame !

VALENTIN.

st vilain... mais peut-être aussi plus d'une femme
oit dit sans t'offenser) sur ses amans nombreux
pourrait à la longue oublier un ou deux.

FLORESTINE, *riant.*

n'en jurerais pas.

VALENTIN.

Hein... Mais le plus comique
'st qu'enchanté d'un style et tendre et pathétique,
nsieur, pendant huit jours, ne songea constamment
'à retrouver sa belle... et je vis le moment
sa tête tournait pour *l'Hortense... oubliée.*
puis, dès qu'à son char une femme est liée,
r notre *memento* je l'écris promptement.

FLORESTINE.

nne précaution !

VALENTIN, *emphatiquement.*

Au cœur de ton amant

Par un moyen plus sûr ton image est gravée,
Et jusqu'au jour suprême y sera conservée.
Fais-tu même promesse à ton cher Valentin ?

FLORESTINE.

Quelqu'un vient ; laisse-moi.

(*Valentin sort.*)

SCÈNE V.

FLORESTINE, ADÈLE.

FLORESTINE.

Madame, à ce matin,
Promené bien long-tems.

ADELE.

Je viens de chez mon père.

FLORESTINE.

Vous n'avez donc pas vu le cousin ?

ADELE.

Non.

FLORESTINE.

J'espère.
Avoir en main de quoi le confondre aujourd'hui ;
Je vous dirai tantôt ce que m'a dit sur lui
Valentin son valet : je me suis fait instruire.
De son côté, le maître a voulu me séduire.

ADELE.

Chez moi ? c'est un peu fort !

FLORESTINE.

Eh mais : entendons-nous
Il voulait me gagner comme appui près de vous.

ADELE.

Comment s'y prenait-il ?

FLORESTINE.

Avec assez d'adresse :
Il parlait bonne foi, fidélité, tendresse,
Grands mots dont il abuse.

ADELE.

Oh ! oui, voilà son tort.

FLORESTINE.

Mais voici ce qu'il faut que vous sachiez d'abord ;
A le bien démasquer cela peut nous conduire :
Lorsque je suis entrée, il s'occupait d'écrire
Une lettre.

ADELE.

A qui donc ?

FLORESTINE.

Nous allons le savoir ;
Ce n'était pas à vous... car dès qu'il m'a pu voir,
Sous ces autres papiers bien vîte il l'a jetée.
Je n'ai pas fait semblant de m'en être doutée...
J'ai noué l'entretien... à le contrarier :
J'ai pris plaisir exprès pour lui faire oublier
Sa lettre qu'un instant je voulais lui soustraire,
Et j'ai si bien trouvé moyen de l'en distraire,
Qu'en son impatience il l'a laissée ici
Pour courir vous trouver.

ADELE.

L'avez-vous ?

FLORESTINE.

La voici,
Madame.

ADELE.

Avez-vous lu ?

FLORESTINE.

Non, vraiment, pas encore;
Je n'ai pas eu le tems.

(Elle l'ouvre et lit.)

« A celle que j'adore. »

ADELE, *lui prenant le papier.*

Donnez : on ne doit pas surprendre le secret...

FLORESTINE.

D'un séducteur?... Il est permis d'être indiscret
Avec l'homme qui fit métier toute sa vie
De tromper. Oh! lisons, madame, je vous prie :
On peut voir des papiers qu'on trouve tout ouverts :
Nous ne violons rien. Lisons.

ADELE, *jetant négligeamment les yeux sur le papier.*

Ce sont des vers;
C'est moins important.

FLORESTINE.

Oui, pour qui?

ADELE.

Mais il me semble
Qu'ils me sont destinés; j'y vois mon nom.

FLORESTINE.

Je tremble.
D'avoir été sa dupe... Ah! le piège est adroit!
Donnez; remettons-les bien vîte au même endroit.

ADELE.

Non, je veux les chanter; ils vont sur l'air que j'aime.

FLORESTINE, *à part.*

Je cherchais à lui nuire, et l'ai servi moi-même.

SCÈNE VI.

ADÈLE, FLORESTINE, CÉZANNE.

ADÈLE, *se mettant au piano.*

Trompeur, inconstant et léger,
Au plaisir seul j'étais fidèle,
L'amour voulut pour se venger,
Me soumettre aux charmes d'Adèle...
Avec art j'inspirais l'amour
Quand je n'avais qu'indifférence,
Et quand il me brûle à mon tour,
Je n'inspire que défiance.

(Pendant le premier couplet, Cézanne entre ; Florestine, qui est appuyée sur la chaise de sa maîtresse, ne peut le voir : il écoute avec plaisir Adèle chanter ses couplets. Après le premier, elle dit à Florestine.

ADÈLE.

COMMENT les trouvez-vous ?

FLORESTINE.

Parfaitement chantés,
Madame, assurément, d'ailleurs vous y mettez
Toute l'expression que l'auteur peut attendre,
Il serait trop heureux s'il pouvait vous entendre.

Adèle, en outrageant ma foi,
Tu te fais outrage à toi-même,
Il est impossible, crois-moi,
De feindre en te disant : je t'aime !
Ah ! je puis souffrir ta rigueur !
Ou même ton indifférence...

Mais que je puisse de ton cœur
Bannir au moins la défiance !

(Après ce couplet, Florestine prend la romance sur le pianot, et dit.)

Qu'il ignore du moins qu'on a vu ses couplets.
Donnez, donnez, madame.

(En se retournant pour la mettre sur la table, elle voit Cézanne, laisse tomber le papier et s'enfuit en criant :)

Ah !

SCENE VII.

ADELE, CÉZANNE.

ADELE.

C'est vous.

CÉZANNE, *relevant ses vers.*

Gardez-les.
Je rends grâce à la main qui sous vos yeux, Adèle,
A mis de mon amour l'expression fidèle,
Je ne l'espérais pas, et de ma bonne foi
Ces vers sont un garant... Ils n'étaient que pour moi.

ADELE, *imitant Cézanne.*

Malgré votre air naïf, mon dieu ! l'on vous devine,
Et ces vers mal cachés pour tenter Florestine
Ont été sur la table oubliés tout exprès...
Ou Florestine même est dans vos intérêts.

CÉZANNE.

Non, je ne connais pas de plus cruel supplice
Que de toujours s'entendre accuser d'artifice !

ADELE.

ı! c'est désespérant, et surtout pour un cœur
ıi ne connut jamais que simplesse et candeur!
ızanne, en bonne foi, neuf ou dix mois d'absence
ous font-ils oublier que, liés dès l'enfance,
us le double rapport de parens et d'amis,
us ma garde en tous tems vos secrets furent mis?
: ces secrets, enfin, n'ont-ils pas dû m'apprendre
ıe votre ame jamais ne se laissa surprendre
ır un sentiment vrai, que vos succès nombreux
ırent tous obtenus par cet art dangereux
'étudier les goûts, l'humeur, le caractère
es victimes à qui l'on projette de plaire,
'affecter à son choix ou la vive gaîté,
u la mélancolie, ou la timidité,
e donner au regard, au geste, à la parole,
'air et l'expression qu'exige chaque rôle,
e feindre, de sang froid, un délire trompeur,
e hâter à son gré les battemens du cœur,
t de presser l'instant d'un triomphe rapide
n versant à propos une l'arme perfide?
oilà ce que je tiens de vous... Et c'est à moi
ue vous venez parler de votre bonne foi!
h! c'est vraiment aussi vous croire trop habile!
: sens que le triomphe étant plus difficile,
ır cette raison seule en serait plus flatteur,
t que le dernier trait dans l'art du séducteur,
'est de séduire enfin sa propre confidente...
ais ne l'essayez pas... je me sens trop prudente
our donner dans le piège.

CÉZANNE.

Abusez-vous assez

De ces honteux secrets qu'en vos mains j'ai placés?
Ne devriez-vous pas voir dans ces aveux même
Une preuve de plus qu'en effet je vous aime?
Pour combattre aujourd'hui votre incrédulité,
Ai-je d'autres moyens que ma sincérité?
Pour vous persuader d'une feinte tendresse
Pourrais-je me flatter d'avoir assez d'adresse?

ADELE.

Par exemple, ceci n'est pas très-mal adroit.

CÉZANNE.

Oh! non, non; l'amour seul peut me donner le droit
D'oser en ce moment vous parler son langage;
L'amour seul peut encor me donner le courage
De souffrir, s'il le faut, vos rigueurs, vos refus,
Pourvu que de tromper vous ne m'accusiez plus,
Pourvu que votre cœur, au mien rendant justice,
Ne me soupçonne plus d'un coupable artifice.

ADELE.

C'est que le grand obstacle, et vous le savez bien,
Est de persuader... Plaire pour vous n'est rien.

CÉZANNE.

Vous pouvez me railler sans que je m'en offense:
L'amour-propre finit où l'amour vrai commence.

ADELE.

Modeste! Ah! s'il est vrai, ce miracle, en effet,
Par l'amour seul en vous peut avoir été fait;
Mais avec un talent aussi grand que le vôtre
On prend ce masque-là comme on en prend un autre,
N'est-ce pas?

CÉZANNE.

Quoi ! toujours me parler de talent !
En ai-je auprès de vous?

ADELE.

Beaucoup... Mais, imprudent,
Pourquoi m'avoir aussi montré votre science?
En apprenant l'attaque on apprend la défense...
C'est avec vos leçons que je vous bats... Ainsi,
De ne pas remporter cette victoire-ci
La honte n'est pas grande... et du moins, comme maître,
Cela vous fait honneur... Mais le monde, peut-être,
S'il vient à le savoir, va, pour un seul revers,
Oublier tout l'éclat de vos succès divers :
C'est bien injuste au moins.

CÉZANNE.

Ah ! je voudrais moi-même
Pouvoir les oublier !... Dieux ! quel bonheur extrême
Si de mon souvenir, et du vôtre à la fois,
Je pouvais effacer tous ces honteux exploits !
Adèle, si jamais, par de fausses tendresses,
Je n'avais abusé de crédules maîtresses ;
Si, promenant partout mes volages desirs,
Je n'avais pas cherché de coupables plaisirs,
De mon premier amour vous auriez donc l'hommage !
Ma bouche n'aurait point profané ce langage,
Vous me croiriez... votre ame avec sécurité
Oserait se fier à ma sincérité,
Vous m'aimeriez peut-être... et quand mes yeux humides
Vous peindraient mon espoir, ou mes craintes timides,
Vous ne les fuiriez pas... Adèle, oh ! dites-moi
Si rien ne vous portait à soupçonner ma foi,

Si mon cœur était pur... Croyez-vous que vous-même
Alors, pussiez répondre à mon ardeur extrême?

ADELE, *hésitant.*

Mais...

CÉZANNE.

Serais-je payé par un tendre retour?
Parlez.

ADELE.

Vous arrivez au but par un détour,
Serpent!

CÉZANNE.

Un détour! Ah! cruelle que vous êtes!
Si vous connaissiez bien le mal que vous me faites,
Vous me l'épargneriez...

ADELE, *indécise.*

Oui, voilà donc comment
On s'y prend pour pleurer! il est heureux vraiment
Que ce talent chez vous me fût connu d'avance;
Vos larmes auraient pu déranger ma prudence,
Je le sens...

CÉZANNE.

Vous feignez de ne me croire pas,
Mais vous doutez au moins... Vous vous dites tout bas:
S'il m'aime cependant, si son âme est sincère,
Combien il doit souffrir de l'ironie amère,
Du doute injurieux qui règne en mes discours!
S'il m'adore, est-ce à moi d'empoisonner ses jours?
Et comment réparer mes torts? que de tendresse
Il faudra pour payer un soupçon qui le blesse!

ADELE.

Je puis vous assurer que je ne me dis rien
De tout cela.

CÉZANNE.

Tenez, quand j'y réfléchis bien,
Je sens renaître un peu d'espérance en mon ame,
Je sens que tôt ou tard, malgré vous, à ma flamme
Il faudra croire enfin... Pour obtenir ce point
D'adresse ou de talent je ne me flatte point;
Je me dis seulement que partout sur la terre
La vérité conserve un certain caractère
Qu'on ne méconnaît pas... On peut bien, en passant,
Emprunter à peu près sa voix et son accent,
Mais bientôt, croyez-moi, celui qui la profane
Laisse dans son regard, son geste, ou son organe
Échapper son secret... Jamais l'art imposteur
N'imitera longtems le langage du cœur;
Jamais, heureusement, je n'ai su dire j'aime
Comme je vous le dis... C'est que l'ame elle-même,
Sur mes lèvres, pour vous, semble apporter ces mots;
C'est que...

ADELE.

Dites-moi donc, de grâce, à quel propos,
D'amis que nous étions, vous vous mettez en tête
Le malheureux projet de faire ma conquête?

CÉZANNE, *impatient.*

Je n'ai point de projet... En vous le séducteur
A toujours respecté la fille d'un tuteur,
La femme d'un ami : d'une insultante épreuve
Je ne vous pris jamais pour objet; et la preuve

En est dans mes aveux ; je ne vous cachais rien :
C'était pour vous tromper prendre un mauvais moyen.
Mais enfin, de vous-même en vous voyant maîtresse,
Je me suis étonné d'aimer avec ivresse...
L'absence, je le sais, n'a point changé vos traits;
Mais je ne vous vois plus comme je vous voyais:
Autrefois à mes yeux vous n'étiez que charmante;
Aujourd'hui tout en vous me séduit et m'enchante :
Je ne puis plus toucher sans un frémissement
Cette main qu'autrefois je tenais froidement :
Dans vos regards, sans trouble, autrefois j'ai pu lire;
Aujourd'hui dans mon ame ils portent le délire;
Et je ne conçois pas que, sans vous adorer,
Un seul jour près de vous on m'ait vu demeurer.
Je perds tout à cela; l'on me trouvait aimable,
Et je deviens rêveur, distrait, insupportable:
Il semblait qu'avec moi partout vous vous plaisiez;
Je n'ai plus la gaîté dont vous vous amusiez :
Je me sens consumé d'un feu qui me dévore.

ADELE, *riant.*

Consolez-vous, mon cher ; vous m'amusez encore.

CÉZANNE.

Par ma folie, hélas! je n'ai que ce moyen,
Je l'avoue à ma honte.

ADELE.

Oh ! vous ne risquez rien:
Quand on a votre esprit, c'est encore une adresse
Que de n'en plus montrer; cela nous intéresse.
L'amour en donne aux sots, et l'ôte aux gens d'esprit:
Moins on en montre alors, plus on nous attendrit.

Une femme se dit : quelle métamorphose !
Pauvre homme ! il est bien sot ! mais moi seule en suis cause :
C'est à moi de guérir le mal qu'ont fait mes yeux...
Je vous crois assez fin pour vous faire ennuyeux.
Tenez, restons amis, cousin, je vous en prie.

CÉZANNE.

Osez-vous bien m'offrir ce vain titre d'amie !
Quoi ! vous pouvez penser que je veux vous trahir,
Et vous ne m'aimez pas assez pour me haïr !
Détestez-moi plutôt ; sur cette indifférence,
Oui, la haine à mes yeux aurait la préférence.

SCENE VIII.

CÉZANNE, ADÈLE, FLORESTINE.

FLORESTINE.

On vous attend, madame.

ADÈLE.

Où donc ?

FLORESTINE.

A déjeûner.

ADÈLE.

Déjà ?

FLORESTINE, *d'un air fin.*

C'est que d'ici l'on n'entend pas sonner,
Apparemment.

ADÈLE, *à Cézanne, lui donnant la main.*

Allons.

FLORESTINE.

Votre père est à table

Avec monsieur Meilcour.

ADÈLE.

Meilcour? Ah! c'est aimable.
D'être venu nous voir. N'est-ce pas votre ami?

CÉZANNE, *avec humeur.*

Oui. *(Ils sortent, et se séparent à la porte du fond.)*

SCÈNE IX.

FLORESTINE, *seul, regardant sortir Cézanne.*

Notre amant, je crois, n'est content qu'à demi;
Ma maîtresse aura fait une belle défense:
Je craignais bien un peu l'effet de la romance....
J'avais fait une école.... Oh! quand j'aurai tout dit,
Il sera bien adroit s'il ne perd son crédit!
Mais je veux au plutôt tout conter à madame:
Contre le séducteur il faut armer son âme;
Il faut la garantir des pièges du cousin.
Comment donc! il y va de l'honneur féminin.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ᴌRENNES, MEILCOUR, ADÈLE. (*Elle prend un métier, et brode.*)

MEILCOUR.

ırquoi n'ai-je pas vu Cézanne à déjeûner?

VARENNES.

ıis il était allé, je crois, se promener;
'a fait dire au moins.... Oh! d'abord ma manière
t que l'on ait ici liberté toute entière.

MEILCOUR.

est la bonne.

VARENNES.

Il faut vivre entre amis sans façon;
ı reste dans sa chambre, ou l'on vient au sallon
›mme on veut: de chez moi la contrainte est bannie;
: n'aime pas ces gens pleins de cérémonie,
ont les attentions, les soins minutieux
:mblent vous avertir que vous êtes chez eux.

MEILCOUR.

:anchise d'un côté, grâce et beauté de l'autre,
'est, monsieur, un séjour enchanteur que le vôtre,
t pour y demeurer je ne suis pas surpris
ue Cézanne abandonne aussi longtems Paris.....
'éjà l'on y murmure un peu de son absence.

VARENNES.

Oui-da ! Quelques beautés?.... car les maris, je pense,
Ne s'en affligent pas.

MEILCOUR.

Non : à le retenir
Ils vous engageraient.... de le voir revenir
Ils ne sont vraiment pas si pressés que leurs femmes.

VARENNES.

On leur déplaît un peu quand on plaît trop aux dames.
Cézanne est un gaillard!....

MEILCOUR.

C'est un homme charmant!
Moi, je l'aime beaucoup, et je le dois vraiment;
Il a développé les dons de la nature
En moi.., ce n'est pas tout d'avoir de la figure,
D'être jeune, bien né, riche, assez bien bâti;
Il faut de tout cela savoir tirer parti :
Cézanne m'a montré le grand art d'être aimable.

ADÈLE, *sans lever les yeux de dessus son ouvrage.*

En vérité?

MEILCOUR.

D'honneur, je lui suis redevable
D'une part des succès qu'on me voit obtenir.

ADÈLE.

Il est modeste à vous, au moins, d'en convenir.

MEILCOUR.

Non, je crois y gagner : pour mon guide et mon maître,
Dans le monde, tout haut, j'aime à le reconnaître.

ADÈLE, *ironiquement.*

Cela vous fait honneur à tous les deux... Ainsi,
Du mal que vous ferez il doit répondre aussi?

MEILCOUR.

Comment du mal!

VARENNES, *riant.*

Oh! oui... c'est la grande querelle
Que fait à son cousin la moraliste Adèle;
Elle ne peut souffrir que l'on se fasse un jeu
De l'honneur de son sexe.

ADÈLE.

Ai-je tort?

VARENNES.

Moi, pour peu
Qu'on ne séduise point ma femme, ni ma fille,
Ni ma sœur, ni personne enfin de ma famille,
Je ris très-volontiers de vos tours, j'en conviens.

MEILCOUR.

Et vous avez raison. Mais c'est que je soutiens
Que le desir léger, promenant son hommage,
Doit plaire à la beauté mille fois davantage
Que ces élans fougueux et ces grands sentimens
Qui font perdre l'esprit à tous les vrais amans.
Comparons.... Voyez-vous ce monsieur qui soupire
Au bal, et pince Eglé pour l'empêcher de rire?
C'est un pauvre amoureux: depuis qu'il est épris,
Il déteste les jeux, les fêtes et les ris;
Il voudrait vivre seul avec sa douce amie;
Il ne voit qu'elle au monde.... il l'adore et l'ennuie....

Voyez-vous près d'Elvire un jeune homme charmant,
Qui sème autour de lui la joie et l'enjouement?
Par cet art de charmer, dont peut-être il abuse.
Il séduit vingt beautés, les trompe et les amuse!
Préoccupé, distrait, l'amant perd ses moyens
Pour plaire... L'homme adroit conserve tous les siens:
Montrez-moi deux rivaux, et contre la tendresse
Je parierai toujours en faveur de l'adresse.

ADÈLE.

A vos tableaux on peut en opposer, je crois,
D'un autre genre.

VARENNES.

Oh! oui, oui: par exemple, moi
J'étais avant l'hymen fort épris de sa mère....
Cela n'empêcha pas que je parvinsse à plaire,
Et qu'un petit rival, bien sémillant, bien vain,
Qui bourdonnait près d'elle.... acceptât de ma main,
Pour me céder la place, un fort grand coup d'épée.
Quatre mois sur son lit, après cette équipée,
On garda mon jeune homme.... et pendant ce moment
Je plus, et j'épousai.

MEILCOUR.

Merveilleux dénouement!

VARENNES.

Oui, certes; je lui dois cette fille chérie
Qui fait, depuis vingt ans, le bonheur de ma vie,
Et qui consent encore à charmer mes vieux jours.
Cela vaut bien, je crois, les frivoles amours
Et les exploits galans dont vous faites trophée,
Monsieur.

MEILCOUR, *pirouettant.*

Vous travaillez, d'honneur, comme une fée,
Madame, et sous vos doigts semblent naître les fleurs,
Ainsi que sous vos pas.

ADÈLE.

Est-ce que les fadeurs
Sont de mode encor ?

MEILCOUR.

Non... près du sexe, au contraire,
Nos aimables du jour ont une autre manière :
Le madrigal vieilli fait place au calembourg,
A la plate équivoque, au jeu de mots bien lourd,
Dont l'auteur, tout surpris, s'il ne vous voit sourire,
Croit qu'on ne l'entend pas, et veut vous le redire :
Son regard vous poursuit ; vos yeux embarrassés
Sur eux, en se levant, trouvent les siens fixés,
Et dans votre rougeur il voit une conquête.
Sans gêne auprès de vous, le chapeau sur la tête,
A table les premiers, prenant ce qu'il leur faut,
Ces messieurs à l'envi boivent, jurent tout haut,
S'enivrent par fois même.... et pour vivre à l'anglaise,
Traitent de préjugé l'urbanité française.
Quelques autres et moi voulons prêcher en vain
Le bon ton.... Impossible ; on nous force la main.
Pour rendre la jeunesse aimable près des belles
Nous sommes à Paris trop peu de vrais modèles.
Mais, vous-même, quand donc revenez-vous charmer
Un monde qu'à tout prendre on peut encore aimer?

ADÈLE.

Je n'en suis pas pressée, et tout ce qui passe
Ne m'y rappelle pas.

MEILCOUR.

Allons, faites-lui grâce,
Et de biens et de maux c'est un partage égal:
Si le bien n'y fait pas tant de bruit que le mal,
C'est que la douleur crie... et le plaisir soupire.
Voilà tout simplement ce que cela veut dire.
Le malheur va tout haut réclamant la pitié,
Et le bonheur se tait de peur d'être envié.

VARENNES.

Je suis de votre avis cette fois... Dis, ma chère,
Te promèneras-tu ce matin?

ADÈLE.

Non, mon père;
Mais je vous parlerai tantôt.

MEILCOUR.

En liberté
Je vous laisse tous deux: je vais de mon côté
Chercher Cézanne; j'ai cent choses à lui dire,
Et je cours l'embrasser.

(Il sort.)

SCENE II.

VARENNES, ADÈLE.

VARENNES.

Ce Meilcour me fait rire;
Il imite Cézanne.

ADÈLE.

Il le singe assez mal.

VARENNES.

Ah ! la charge ne vaut jamais l'original.

ADÈLE.

S'il n'est pas bien changé, Cézanne est plus blâmable
Que jamais.

VARENNES.

De quoi donc est-il encor coupable ?
Tu te montres par fois trop sévère avec lui :
Il est un peu léger ; mais jusques aujourd'hui
Pour moi reconnaissant, à l'amitié fidèle,
Il a su constamment respecter mon Adèle.
Tous ses secrets, par lui déposés dans ton sein,
Prouvent qu'il n'eut jamais l'injurieux dessein
De te faire servir à propager sa gloire ;
Lui-même t'a réduite à ne pouvoir le croire
S'il venait à t'aimer.

ADÈLE.

Voilà précisément
Où j'en suis : il m'adore, à ce qu'il dit.

VARENNES, *avec colère.*

Comment !
Il ose te tromper ! il te fait cette injure !
Il oublie et mes droits et les tiens ! Ah ! je jure
Que je vais à l'instant de chez moi le bannir,
Et le bien engager à n'y plus revenir.

ADÈLE.

Mon père...

VARENNES.

Je le vois ; aux gens de cette sorte
Les pères, les maris devraient fermer leur porte :

Ils ne respectent rien ; ils se font un bonheur
De ravir en tous lieux le repos et l'honneur.

ADÈLE.

De grâce, calmez-vous... il aura voulu rire,
Peut-être... s'amuser.

VARENNES.

Non, non ; il veut séduire.

ADÈLE.

Ou peut-être, en effet, il aura cru m'aimer.

VARENNES.

Il en est incapable.

ADÈLE.

Il devait m'estimer,
Du moins, et m'épargner pareille tentative.

VARENNES.

Oh! je vais lui parler !

ADÈLE.

Attendez que, moins vive,
Votre humeur contre lui se soit calmée un peu :
Ne faisons pas un mal de ce qui n'est qu'un jeu
Sans doute.

VARENNES.

Tu n'as pas été croire, j'espère,
A ce qu'il t'aura dit?... hein!

ADÈLE.

Moi ! du tout, mon père ;
J'en ai ri seulement, pour ne pas m'en fâcher.

VARENNES.

Et comment s'y prend-il pour convaincre et toucher?

ADÈLE.

Oh! trop bien! je souffrais de voir que son adresse
Pût saisir à ce point l'accent de la tendresse!
Et quand j'ai vu ses pleurs...

VARENNES.

Comment! il a pleuré?
Le maître fourbe!

ADÈLE.

Mais... mon père, est-il bien vrai
Qu'on puisse à volonté répandre ainsi des larmes?

VARENNES.

Il est vrai... qu'on le dit.

ADÈLE.

Quelles puissantes armes!
Je conviendrai qu'alors, malgré moi, j'ai senti
Un peu d'émotion... mais j'ai pris le parti,
Ne pouvant la cacher, d'employer l'ironie,
Et de voiler ainsi, sous la plaisanterie,
De mon cœur combattu les mouvemens secrets.
Une réflexion, surtout, dont je souffrais,
C'est que, s'il a voulu me prendre pour victime,
Pour lui je ne dois plus avoir la moindre estime,
Le moindre attachement... et ces liens si doux,
Qu'une longue habitude établit entre nous,
Me sont tellement chers, qu'en doutant qu'il m'adore
Je voudrais qu'il dît vrai pour l'estimer encore.

VARENNES.

J'entends; mais n'y crois pas, mon enfant. Au surplus,
Pour lui faire cesser des efforts superflus,
Et ne pas nous priver d'un ami l'un et l'autre,
Car c'est bien ton ami...

ADELE.

Parce que c'est le vôtre,
Mon père.

VARENNES.

Oui, je l'aime. Hé bien! sans prendre feu
Je vais lui déclarer qu'il doit finir un jeu
Avec toi déplacé; que tu veux bien, par grace,
S'il convient de ses torts, oublier son audace.

ADELE

Observez-le surtout en causant... Le voici.
Je m'en vais.

VARENNES.

Oui, va-t-en; laisse-nous seuls ici.

(Adèle sort.)

SCENE III.

VARENNES, CÉZANNE *fait à Adèle un sa froid et profond qu'elle lui rend de même.*

VARENNES, *qui les a regardés en riant.*

Air froid et réservé, révérence profonde :
Seriez-vous mal ensemble, hein?

CÉZANNE.

Non; le mieux du mon

VARENNES.

ɪus vous saluez.

CEZANNE.

C'est par distraction;

; préoccupé.

VARENNES.

La méditation

pas ton fort, pourtant; tu rêvais creux, je pense.
ıs pas déjeûné... vraiment ton abstinence
ɥiète... aurais-tu quelque beau désespoir,
s-tu seulement le semblant d'en avoir :
: qu'on voit de rien avec toi ne décide,
ıt-être en ta chambre un déjeûner solide
ton estomac à l'abri du besoin?
:romper il ne faut négliger aucun soin.

CEZANNE.

romper! et pourquoi m'en ferais-je une étude

VARENNES.

[ais pour ne pas en perdre l'habitude
tre: et puis ma fille a d'assez jolis yeux,
is, pour exercer tes talens.

CEZANNE.

Ah! grands dieux!
'ous concevoir ce soupçon détestable?
noi tromper Adèle! Ah! j'en suis incapable.

VARENNES.

ıble est bien dit, car tu n'y pourras rien;
moi, dieu merci, te connaissons trop bien,

Tu ne te doutais pas qu'elle viendrait m'instruire
Des efforts qu'aujourd'hui tu fais pour la séduire:
Cela dérange un peu tes calculs.

CEZANNE.

Nullement,
Car je ne vous cherchais, moi-même en ce moment,
Que pour vous avouer mon amour pour Adèle,
Et pour vous conjurer de me servir près d'elle.

VARENNES.

Il est trop tard, mon cher, je n'y serai pas pris :
Si personne avant toi ne me l'avait appris,
Peut-être m'aurais-tu trouvé moins incrédule ;
Mais je te semblerais aussi trop ridicule
Si je ne voyais pas dans cet aveu tardif
La preuve d'un esprit plus adroit que naïf.

CEZANNE.

Pous vous persuader combien ma flamme est pure,
Je ne vous ferai point de phrases... mais je jure
Sur l'honneur...

VARENNES, *l'arrêtant.*

Oh! pour dieu, mon cher, ne jure pas ;
Tu me mettrais, vois-tu, dans un grand embarras:
Je te crois de l'honneur, mais il m'est impossible
De croire qu'à l'amour ton cœur soit accessible.

CEZANNE.

J'adore votre fille.

VARENNES.

Adorer! adorer!
Style de séducteurs... Vous pouvez desirer,

Mais vous n'adorez point. L'art et l'expérience
Chez toi de la tendresse ont fait une science,
Au lieu d'un sentiment : cette crédulité,
Qui fait d'une maîtresse une divinité,
N'existe plus pour toi ; tu connais trop les femmes,
Tu t'es trop bien instruit à lire dans leurs ames.
A force d'observer, de ruser, de mentir,
On perd le privilège heureux de bien sentir ;
Des torts d'un séducteur, juste et cruel salaire,
Le plus vrai des plaisirs lui semble une chimère :
Incapable d'amour, lui-même il n'y croit plus.
Un être vicieux peut-il croire aux vertus ?
Mais si par un retour (sans exemple peut-être)
Un sentiment profond dans son cœur pouvait naître,
S'il aimait....

CEZANNE.

S'il aimait ?

VARENNES.

Il aura mérité,
Dit-il vrai, qu'on doutât de sa sincérité.

CEZANNE.

Et si, pour vous convaincre enfin, de l'hyménée
J'invoquais aujourd'hui la chaîne fortunée,
Que diriez-vous alors ?

VARENNES.

Merveilleux argument !
Je dirais qu'à mourir garçon apparemment
Tu n'es pas résolu ; que pour ta femme Adèle
En vaut une autre au moins ; qu'elle est et riche et belle :
Que tu sais bien pouvoir compter sur sa vertu
Et qu'enfin épouser n'est pas aimer, vois-tu.

« Mais ma fille ne peut être heureuse en ménage (1)
« Qu'autant que son mari l'aimera sans partage ,
« Qu'autant qu'elle y croira, surtout; car des époux
« La confiance fait le lieu le plus doux :
« Et ce n'est pas assez que tous deux on s'adore ,
« Ce bonheur est perdu si l'on en doute encore ;
« Tu lui serais constant qu'elle n'y croirait pas.
« Ainsi , pour terminer d'inutiles débats ,
(Je te le dis ici de la part d'elle-même)
Si tu veux comme ami qu'on t'estime et qu'on t'aime ,
Renonce au vain projet de t'offrir comme amant ;
Ou , te parlant alors plus sérieusement ,
Je me verrai forcé , par égard pour ma fille ,
De te bannir enfin du sein de ma famille.
Je te laisse y penser.

CEZANNE.

Je n'en ai pas besoin :
De me *bannir* je vais vous épargner le soin.

VARENNES.

De tes projets manqués il vaudrait bien mieux rire.

CEZANNE.

Qui ? moi désavouer l'amour qu'elle m'inspire !
Permettre qu'elle en doute ! Ah ! perdez cet espoir ;
Je n'acheterai pas le bonheur de la voir
Par une lâcheté. Non, puissé-je loin d'elle
Plutôt mourir cent fois que de souffrir qu'Adèle
Pense que j'ai voulu la tromper un instant !

---

(1) Les vers marqués par des guillemets se passent, si l'on veut, à la représentation.

VARENNES, *riant*

Oui c'est dur, j'en conviens avec toi, mais pourtant
C'est le plus sage encore... Allons, un peu de honte
Est bien vîte passée conviens de tout, et compte
Que ce petit revers ne se saura jamais:
Nous ne voulons pas nuire à tes autres succès.
Adieu, tendre amoureux: l'emploi de petit-maître
A personne jamais n'ira si bien, peut-être.
Reprends-le.

(Il sort en riant.)

SCÈNE IV.

CEZANNE, *seule.*

C'en est fait, il faut quitter ces lieux!
(Il appelle.)
Valentin... Mais surtout évitons les adieux.

SCENE V.

CEZANNE, VALENTIN.

VALENTIN, *lui parle sans qu'il le remarque.*

Monsieur...

CEZANNE, *à lui-même*

Absent de vous peut-être, injuste Adèle,
Me jugerez-vous mieux.

VALENTIN, *à part.*

Bah! il s'occupe d'elle,
En effet.

CEZANNE, *à Valentin.*

Nous partons.

VALENTIN.

Quand, monsieur?

CEZANNE.

Dès ce soir.

(*A lui-même.*)
Vous me regretterez.

VALENTIN, *à part.*

C'est là ce qu'il veut voir ;
J'entends.

CEZANNE.

Prépare tout ; mais le plus grand mystère.

VALENTIN, *d'un air capable.*

Je sais en pareil cas, monsieur, ce qu'il faut faire.
(*A part.*)
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'en feignant de partir,
Grâces à mon adresse, il s'est fait retenir.

CEZANNE, *à lui-même.*

Vous direz : il aimait, puisqu'il va loin du monde,
Cacher à tous les yeux sa tristesse profonde.

VALENTIN, *se méprenant.*

Je dirai ce qu'il faut : oh! je sais ma leçon ;
Grâce à Dieu, vous n'avez rien à m'ordonner.

CEZANNE.

Non.

Mais encore une fois, ne parles à personne
De ce départ.

VALENTIN.

Fi donc! pour que l'on nous soupçonne
D'intelligence! Oh! non, monsieur ; petit moyen.
Où sommes-nous censés aller?

CÉZANNE.

Je n'en sais rien :
Au bout de l'univers si l'on veut, que m'importe.

VALENTIN, *à part.*

J'entends; nous n'irons pas plus loin que cette porte:
Pour le bien deviner, il faut que ce soit moi,
Vraiment!... mais l'habitude!...

(Il sort.)

SCENE VI.

CÉZANNE, MEILCOUR.

MEILCOUR.

A la fin je le voi!
Je te cherche partout depuis une grande heure.

CÉZANNE, *froidement.*

Bonjour.

MEILCOUR.

Mais qu'as-tu donc?

CÉZANNE.

Je n'ai rien.

MEILCOUR.

Que je meure
Si l'on ne te prendrait pour un sage, un Caton:
Maintien grave et glacé... Mais embrasse-moi donc.

Comme à la ville, aux champs le succès t'accompagne
Sans doute... Conte-moi tes exploits de campagne :
Quelle tête a tourné?

CÉZANNE, *à part.*

La mienne.

MEILCOUR.

Quant à moi,
Je me montre toujours, mon cher, digne de toi:
L'amour semble vraiment m'avoir prêté ses ailes ;
J'ai dans mon dernier mois réduit trente cruelles.

CÉZANNE.

C'est beaucoup.

MEILCOUR.

Que veux-tu; j'en suis, en vérité,
Réduit à ne briller que par la quantité:
Jadis vous remportiez telle grande victoire
Qui pouvait elle seule établir votre gloire ;
Mais je ne connais plus de réputation
Dont la chûte aujourd'hui puisse nous faire un nom.
Un succès autrefois supposait du mérite;
Aujourd'hui l'on va bien pourvu qu'on aille vîte ;
C'est au premier rendu : pour peu que vous restiez
En route, un autre atteint le but où vous marchiez,
Et nous nous disputons, pour dernière ressource,
Non le prix du talent, mais celui de la course.
Je veux, pour mon honneur, trouver quelque vertu
Qui ne se rende pas sans avoir combattu,
Ou bien je me retire... Au vrai, je m'en étonne,
Mais l'inconstance même est assez monotone:
Nous allons répétant partout même propos ;
Partout on nous répond presque les mêmes mots,

le seul changement c'est le nom de nos belles.
la dégoûterait presque d'être infidèles.

CÉZANNE.

le sois plus alors.

MEILCOUR.

Tu penses rire? hé bien!
ur varier peut-être est-ce le bon moyen.
e femme longtems ne reste pas la même;
surée une fois qu'elle plaît, et qu'on l'aime,
e reprend tel goût qu'elle avait combattu;
aque jour un défaut remplace une vertu:
:st charmant! On parut sensible pour vous plaire,
nple, douce; on devient exigeante, ou légère.
ous avez dix beautés pour une en un instant,
pour changer je vois qu'il faut être constant.

CÉZANNE, *à part.*

el fat!... ai-je bien pu lui servir de modèle!
n rougis.

MEILCOUR.

A propos, mon cher, je me rappelle
ie commission dont je me suis chargé:
adame Saint-Bertin prétend que, sans congé,
ns lui laisser le tems de couronner ta flamme,
ı t'es enfui.

CÉZANNE.

C'est vrai.

MEILCOUR.

Mais elle te réclame.
la n'est pas fini, dit-elle, et jusque là
cousine pouvait attendre... car voilà
motif qu'elle prête à votre brouillerie.

CÉZANNE.

Elle a tort.

MEILCOUR.

Elle a tort !... Mais ici, je te prie,
Aurais-tu le projet de cacher tes amours?
Une femme chez qui tu restes quinze jours
Tête à tête, à peu près, est tout au moins suspecte.

CÉZANNE.

J'estime ma cousine, et veux qu'on la respecte,
Entends-tu bien, Meilcour?

MEILCOUR.

Je t'entends; mais, ma fo
Je ne te comprends pas... Comment ! est-ce bien toi
Qui veux sur tes succès qu'on garde le silence?
En douter autrefois te semblait une offense.
Comment a-t-elle fait pour te rendre discret
Ton Adèle? je veux demander son secret.

CÉZANNE.

C'est madame d'Ernange, et non pas *mon Adèle ;*
Un peu moins librement tâchez de parler d'elle.

MEILCOUR.

Pour ne pas nous brouiller, je prendrai ce parti.
Mais dis-moi donc, au moins, pour t'avoir converti
Ce qu'elle a fait?

CÉZANNE.

Encore ! Ah ! trève d'épigrammes.

MEILCOUR.

C'est que je ne puis croire à la vertu des femmes.

CÉZANNE.

Moi j'y crois.

MEILCOUR.

Depuis quand?

CÉZANNE.

Depuis que, revenu
un préjugé honteux, enfin, j'ai reconnu
ı'en dépit des bons mots, à l'amour, à l'estime
 sexe avait un droit égal et légitime.

MEILCOUR.

 l'un ou l'autre, bon; c'est possible, et j'y crois;
Mais jamais, que je sache, à tous deux à la fois:
On ne peut tout avoir. A la laideur, à l'âge
Nous laissons le respect, tandis qu'un autre hommage
S'adresse à la beauté... Comment! sans ce moyen
Les unes auraient tout, les autres n'auraient rien.

CÉZANNE.

Tu peux mésestimer celle à qui tu sais plaire;
De sa facilité c'est le juste salaire;
t peut-être sur elle, encor moins que sur toi,
e mépris rejaillit.

MEILCOUR.

C'est fort.

CÉZANNE.

C'est vrai. Dis-moi;
ton ame éprouvait un amour véritable,
u lieu de ce jargon banal et misérable,
lasquant sous de vains mots une ame sans chaleur;
i tu parlais un jour enfin d'après ton cœur,
i l'objet adoré de ta constante ivresse
ayait tes sentimens d'une égale tendresse;

Cette femme, dis-moi, la mépriserais-tu?
Oh! non; la bonne foi fait croire à la vertu,
Comme l'art de tromper, au trompeur qui s'abuse,
Fait soupçonner partout le mensonge et la ruse.
O femmes!...

MEILCOUR, *riant.*

Ah! ah! ah! mon cher, cent fois pardon;
J'aurais voulu sans rire écouter ton sermon;
Mais je n'y puis tenir... Ta moraliste Adèle,
Pour la nommer ainsi que son père l'appelle,
Te rend par trop crédule... Elle aura résisté
Quelques heures de plus qu'une autre, et transporté,
Ravi de cette grande et brillante victoire,
Tu prônes sa vertu pour rehausser ta gloire.

CÉZANNE.

Meilcour!

MEILCOUR.

Non, tu vieillis, je le vois à regret;
De ta conversion c'est là tout le secret:
Ou si c'est, en effet, l'œuvre de ta maîtresse,
Sans croire à sa vertu, je crois à son adresse,
Et je lui reconnais du talent.

CÉZANNE.

Finissons,
Meilcour!

MEILCOUR.

Je me souviens, mon cher, de tes leçons.

CÉZANNE.

Je pourrais aujourd'hui t'en donner de nouvelles!

MEILCOUR.

Non, tu n'obtiendras point que je croie aux cruelles :
Ce systême est celui que tu m'as démontré.

CÉZANNE, *impatienté.*

Si tu me dois des torts, je t'en corrigerai !

MEILCOUR.

Cézanne, ce ton-là commence à me déplaire !

CÉZANNE.

Tant mieux.

MEILCOUR.

Tant mieux !... J'entends ; il te faut une affaire...
Je suis prêt, moi... Ton heure?

CÉZANNE.

A la chûte du jour.

MEILCOUR.

L'arme ?

CÉZANNE.

Le pistolet.

MEILCOUR.

Le lieu ?

CÉSANNE.

Le parc.

MEILCOUR, *déclamant.*

Amour,
Qui m'eût dit que pour toi, contre un ami fidèle,
Il armerait son bras !

SCENE VII.

CÉZANNE, *seul, avec joie.*

Je me battrai pour elle !
Si Meilcour est vainqueur, peut-être elle apprendra
De lui pour qui je meurs, et me regrettera :
Si le sort du combat me laisse l'avantage,
J'aurai puni, du moins, l'insolent qui l'outrage.

SCENE VIII.

VARENNES, CÉZANNE, ADÈLE.

VARENNES, *riant.*

Hé bien, mon cher Cézanne, as-tu pris ton parti ?

CÉZANNE, *un peu ému.*

Oui, je l'ai pris.... monsieur.

SCENE IX.

VARENNES, ADÈLE.

VARENNES *se retourne, et ne voyant plus Cézanne.*

Comment est-il sorti ?

ADELE.

L'entretien qu'avec lui vous avez eu me semble
L'avoir bien attristé, mon père !

VARENNES.

Eh non.

ADELE.

Je tremble
Que vous n'ayez été trop loin.

VARENNES.

J'ai répété
Ce que tu m'avais dit.

ADELE.

Mais avec dureté,
Peut-être... et l'accent fait beaucoup.

VARENNES.

Quelle folie!
Je ne puis pas avoir ta voix douce et jolie,
Moi.

ADELE.

Je voudrais trouver, pour qu'il fût dans son tort,
Quelque moyen bien sûr de l'éprouver.

VARENNES.

D'accord;
Je le veux bien: cherchons.

ADELE.

Je cherche.

VARENNES.

J'imagine,
D'après ce que tantôt nous a dit Florestine,
Qu'elle pourrait ici nous aider.... Sonne-la.

(Adèle sonne deux coups.)

Elle n'est pas puor lui...

ADELE.

Non, du tout.

VARENNES.

La voilà.

SCENE X.

VARENNES, ADELE, FLORESTINE.

VARENNES.

Approche, mon enfant; tu peux nous être utile.
Cézanne est bien rusé; mais fût-il plus habile,
En finesse sur lui nous devons l'emporter:
Deux femmes!

FLORESTINE.

J'en réponds.

VARENNES.

Bien. Lasse de douter....

FLORESTINE.

Quoi! vous doutez encor, madame?

VARENNES, *riant*

Oui.

ADELE.

Non, mon père;
Mais je veux qu'il n'ait point de reproche à me faire,
Et que, si je l'éloigne, il voie évidemment
Que c'est bien par raison, non par entêtement.

VARENNES.

C'est fort sage.

FLORESTINE.

L'on voit que vous craignez, madame,
Jusqu'à l'ombre d'un tort... Oh ! c'est d'une belle ame.

VARENNES.

Tu dis donc qu'il attend ici qu'à Saint-Bertin
On le rappelle ?

FLORESTINE.

Oui... de plus, par Valentin,
Je sais que de la dame il n'eut jamais de lettre.

ADELE.

Hé bien ?

FLORESTINE.

Si, de sa part, nous lui faisions remettre
Un billet par lequel, en style aimable et doux,
Elle lui proposât ce soir un rendez-vous
Pour s'expliquer.

ADELE, *vivement.*

Comment voulez-vous qu'il refuse ?

VARENNES.

S'il t'aime il saura bien inventer une excuse.

ADELE.

Et s'il accepte ?

FLORESTINE.

Alors il sera bien prouvé
Qu'il vous trompe, je crois.

VARENNES.

On ne peut mieux trouvé !
De ma fille il connaît l'écriture et la mienne...

ADELE, *négligeamment.*

J'en changerai.

VARENNES, *à Florestine.*

Crois-tu qu'il connaisse la tienne?

FLORESTINE, *gravement.*

Soyez certain que non, monsieur.

VARENNES, *riant.*

Cent fois pardon;
Je n'ai pas eu dessein de vous offenser.

FLORESTINE.

Bon!

ADELE.

J'écrirai le billet; je m'en charge, mon père.

VARENNES.

Mais ta main qu'il connaît?

ADELE.

Oh! de la contrefaire
Je ne suis pas en peine.

FLORESTINE.

Eh! eh! c'est un talent
Qui peut trouver sa place au besoin.

ADELE.

Mais comment
Remettre ce billet?

VARENNES.

Pour peu qu'il nous soupçonne
Tout est manqué.

FLORESTINE.

Je sais où prendre la personne
Qu'il nous faut... Justement, par un hasard heureux,
Un laquais du château, séduit par mes beaux yeux,

Vient d'arriver ici pour me rendre visite;
Jaloux de Valentin, dont il craint le mérite,
Il n'est rien que pour moi son zèle n'entreprît:
Je vais le retenir. Notre billet écrit,
Je le lui donne; il va le rendre à son adresse:
Cézanne le connaît, lui rend pour sa maîtresse
Une réponse; et lui, fidèle à ma leçon,
Sans me questionner, sans le moinde soupçon,
Me rapporte aussitôt le billet de Cézanne,
Qui, tracé de sa main, l'absout ou le condamne.

VARENNES.

Voilà notre plan fait.

FLORESTINE.

Courons l'exécuter.

(A Adèle.) *(A Varennes.)*

Ecrivez le billet. Vous, allez le dicter,
Monsieur.

ADELE.

Pourquoi?

FLORESTINE.

Pourquoi! vraiment pour qu'il opère.
Le vôtre serait froid... Dicté par votre père,
Il sera plus pressant.

VARENNES.

Oh! laisse faire à moi;
J'en ai reçu plus d'un dans mon tems!

FLORESTINE.

Je le croi.

VARENNES.

Toi, par quelque regard, quelque douce parole,
Retiens ton soupirant.

FLORESTINE.

Mon dieu ! je sais mon rôle :
Femme n'a pas besoin qu'on lui dise comment,
Quand il peut être utile, on retient un amant.

(*Varennes et Adèle sortent.*)

SCENE XI.

FLORESTINE, *seule.*

Heureuse de pouvoir, en pareille occurrence,
Oser être coquette en toute conscience !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, *seul, tenant à la main la canne, les gants et le chapeau de son maître.*

Je ne sais pas où diable on se tient aujourd'hui,
Et je crois que monsieur, sans qu'on prît garde à lui,
Pourrait partir dix fois pour une. J'ai beau faire,
On s'obstine à ne pas percer notre mystère.
Mais j'apporte de quoi trahir l'*incognito* :
Mettons ici les gants, la canne, le chapeau...
Au salon tout à l'heure on viendra, j'imagine :
Aussitôt, tout botté, j'arrive à la sourdine
Prendre ici les objets dont mon maître a besoin :
Si je suis remarqué, je me cache avec soin ;
Si je ne le suis pas, par quelque mal-adresse
J'attire les regards... je me trouble... on me presse,
On m'arrache l'aveu du funeste départ,
Auquel chacun s'oppose enfin, grâce à mon art.
Hé bien ! on ne sait pas, quand on vante mon maître,
Qu'il me doit la moitié de ses succès, peut-être.
Moi, ce que j'envierais le plus dans son destin,
Ce serait de m'avoir pour valet... c'est certain.
Quelqu'un vient ; décampons.

(*Il sort.*)

SCENE II.

VARENNES, ADELE.

VARENNES.

Elle est fort bien ta lettre.

ADELE.

N'est-ce pas ?

VARENNES.

Oui : je crois, pour ne pas compromettre
Madame Saint-Bertin, Cézanne, ainsi que nous,
Qu'il faudrait l'empêcher d'aller au rendez-vous.

ADELE, *vivement.*

Oh oui !

VARENNES.

Vois-tu notre homme arrivant tout de flamme,
Et se précipitant aux genoux de sa dame,
Pour la remercier du rendez-vous charmant
Dont elle ne sait rien?... Surprise, étonnement
Grande explication... soupçons et découverte
Peut-être.

ADELE.

Ah ! juste Dieu !

VARENNES.

Cela te déconcerte,
Hein?... Mais rassure-toi; pour qu'il n'arrive rien
De tout cela, voici quel est le vrai moyen :
Dès qu'il aura reçu ta lettre, en sentinelle
Je m'en vais me poser : j'observe ; chez la belle

S'il dirige ses pas, je le suis avec soin,
Et je le laisse exprès s'avancer assez loin
Pour qu'il ne puisse plus rien avoir à répondre.
C'est alors que, prenant plaisir à le confondre,
Je lui dévoilerai, non sans rire de lui,
Le piège où son adresse est surprise aujourd'hui.

SCENE III.

VARENNES, ADELE, VALENTIN.

(Valentin est arrivé pendant les derniers vers qu'a dits Varennes : il a d'abord été doucement prendre les gants et la canne de son maître ; voyant qu'il n'est pas entendu, il marche plus lourdement avec ses bottes fortes, et Varennes, en se retournant, lui dit :)

VARENNES.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

VALENTIN, *jouant l'embarras.*

Rien, monsieur... de mon maître
Je prenais le chapeau.

ADELE.

Pourquoi faire ?

VALENTIN.

Ah ! peut-être
Il veut se promener... je ne sais pas.

VARENNES.

Et toi,
Botté jusqu'au menton, pourquoi cela ?

VALENTIN.

Pourquoi !
Mon dieu, ne dites pas, monsieur, je vous en prie,
Que vous en sachiez rien.

VARENNES.

Bonne plaisanterie !
Je n'ai garde, vraiment !

VALENTIN.

Mon maître me tuerait
S'il venait à savoir que j'ai dit son secret.

ADÈLE.

Mais qu'est-ce enfin ?

VALENTIN, *se rapelant ce qu'a dit Cézanne.*

« Il aime, et s'en va, loin du monde,
« Cacher à tous les yeux sa tristesse profonde. »

VARENNES.

Oui dà !

VALENTIN, *à part.*

Ce sont bien là ses propres mots, je croi.

VARENNES, *riant.*

Ah ! j'y suis maintenant.

VALENTIN.

Monsieur, promettez-moi
De ne pas me trahir.

VARENNES, *à Adèle.*

La ruse est impayable ;
Le maître et le valet s'entendent.

ADELE, *tristement.*

C'est probable.

VARENNES.

Tu fais on ne peut mieux ton métier, mon garçon.

ADELE, *voyant Cézanne traverser la galerie.*

Voilà Cézanne.

VARENNES, *l'apercevant.*

Hola, Césanne, arrive donc !

(*A Adèle.*)

Et toi déride un peu ton front.

ADELE.

Soyez tranquille ;

S'il aperçoit mon trouble, il sera bien habile.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CEZANNE.

ADELE, *ironiquement.*

Quoi ! vous partiez, cousin?

VARENNES, *de même.*

Dès ce soir?

VALENTIN, *content de lui, bas à Cézanne.*

Tout va bien.

VARENNES.

Tu nous quittais ?

CEZANNE, *bas à Valentin.*

Maraud !

ADELE.

Sans nous en dire rien?

CEZANNE.

Il est vrai... Mais qui donc a pu vous en instruire?

ADELE, *riant.*

Celui que vous aviez chargé de nous le dire;
Valentin.

CEZANNE, *en colère.*

Valentin... Ah! tu me le paieras!

VALENTIN, *bas.*

Bravo! bravo, monsieur!

VARENNES.

Oh! tu t'appaiseras!

VALENTIN, *à part, finement.*

Je le crois bien!

ADELE.

Vous saurez lui pardonner, j'espère,
Un tort qui vous retient plus long-tems chez mon père.

VALENTIN, *haut.*

C'est malgré moi, monsieur, que je fus indiscret.

VARENNES, *riant.*

Oh! c'est vrai, nous avons arraché son secret.

VALENTIN, *bas à Cézanne.*

Je vous ai bien servi, soyez sûr.

CEZANNE.

Double traître!

VALENTIN, *à part.*

Oh! l'on n'est pas meilleur comédien que mon maître.

VARENNES.

On le croirait fâché, ma foi.

VALENTIN.

Mais, dieu merci,
Dans mon genre, j'ai bien quelque talent aussi.

ADELE, *ironiquement.*

Vous vouliez éviter les adieux et les larmes.

VARENNES.

Apparemment.

ADELE.

Pourquoi? ces momens ont leurs charmes.

CÉZANNE, *avec dépit et douleur.*

Hé bien! jouissez-en; recevez mes adieux,
Madame!

VARENNES.

Quelle enfance! à déserter ces lieux
Tu te crois obligé, parce que de ta ruse
Nous avons le secret.

ADELE.

Le dépit vous abuse:
Ce que votre départ prouverait maintenant,
C'est que nous avons deviné.

CEZANNE, *à part.*

Quel tourment!

VARENNES, *riant.*

Je conviens que la chose est fort embarrassante:
S'il part, c'est, dirons-nous, par dépit qu'il s'absente;
Et s'il reste... ma foi, c'est presque convenir
Qu'il voulait, en effet, se faire retenir.

ADELE.

Selon moi, le plus court, et surtout le plus sage,
Ce serait d'avouer, sans ruser davantage,

Que ce projet de fuir n'était vraiment qu'un jeu,
Ainsi que les propos qui lui donnèrent lieu,
Hein ?

CEZANNE.

Vous n'obtiendrez point un tel aveu, madame :
Non, non, pour éviter quelques traits d'épigramme,
Je ne trahirai point tous les vœux de mon cœur;
Je partirai plutôt.

VARENNES.

Sans doute par humeur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MEILCOUR.

MEILCOUR, *qui a entendu les derniers vers.*

Que parlez-vous donc là de départ, je vous prie?

VARENNES.

Cezanne qui s'en va.

MEILCOUR, *fixant Cézanne.*

Quelle plaisanterie !
Tout à l'heure ?

VARENNES.

A l'instant.

CEZANNE, *avec* [illegible].

Non, monsieur.

MEILCOUR, *à part.*

Quel soupçon !

VARENNES.

Sans la malice de ce pauvre garçon.

Dont nous avons surpris la bonne foi, son maître
En ce moment déjà serait bien loin peut-être.

MEILCOUR, *à Cézanne.*

Se peut-il?

CEZANNE, *avec plus de force.*

Non, monsieur.

VARENNES, *à Meilcour.*

Allons, prenez donc part
A nos communs efforts; suspendez son départ,
Et tâchez d'obtenir avec nous qu'il demeure.

MEILCOUR, *tirant sa montre.*

Il m'accordera bien, j'espère, encore une heure;
J'y compte au moins.

CEZANNE.

Oui, oui!

VARENNES.

Bon, le plus fort est fait.
Il reste.

ADELE.

Nous devons à Meilcour ce bienfait.

MEILCOUR, *ironiquement.*

Je ne remporte pas une grande victoire.

VARENNES.

Sans vous nous le perdions.

MEILCOUR, *légèrement.*

Non, je ne puis le croire;
Je lui connais ce soir un motif pour rester.

ADÈLE.

Vraiment?

CÉZANNE.

Aucun, madame.

VARENNES.

Allais-tu nous quitter?

CÉZANNE.

Oui.

MEILCOUR.

Oui!

CÉZANNE, *hésitant.*

Non.

ADELE.

Non.

CÉZANNE, *hors de lui, à Valentin.*

C'est toi, traître! dont l'imprudence
Me compromet ainsi... Fuis loin de ma présence,
Ou crains...

VALENTIN, *à part.*

Il pousserait l'apparence trop loin.
Sortons. (*A Varennes.*) De l'appaiser, monsieur, prenez le soin.
(Il sort.)

MEILCOUR, *à part.*

Je ne puis lui parler; il est plus sûr d'écrire.
(*Il sort.*)

VARENNES, *sortant en riant.*

Ah! cette scène-là me fera long-tems rire!

SCENE VI.

CÉZANNE, ADÈLE.

ADELE.

Nous voilà seuls; de grâce, à présent, dites-moi,
Partez-vous, en effet?

CÉZANNE.

Oui, je pars.

ADELE.

Et pourquoi?

CÉZANNE.

Ne m'avez-vous pas fait dire par votre père
Qu'il fallait démentir l'amour le plus sincère,
Ou vous fuir?... A mon cœur je ne mentirai pas;
Il faut donc loin de vous que je porte mes pas,
Moins malheureux cent fois des peines de l'absence
Qu'ici je ne le suis de votre défiance.

ADELE.

Mais, Cézanne, est-il donc bien vrai que vous m'aimiez?
Dites.

CÉZANNE.

Que vous importe, hélas! Vous me croiriez
Si votre cœur au mien répondait davantage;
On croit facilement à l'amour qu'on partage:
Mais sans vous répéter des sermens superflus,
Peut-être votre cœur, quand je ne serai plus...

ADELE.

Quand vous ne serez plus!

CÉZANNE, *se reprenant.*

Dans ces lieux, oui, peut-être
Votre cœur apprendra trop tard à me connaître.
Vous direz : il m'aimait, et je l'ai déchiré
Par mes soupçons !

ADÈLE.

Hé bien ! je vous rappellerai
Si je me dis cela... Reviendrez-vous ?

CÉZANNE, *songeant à son duel.*

J'ignore
Si je le pourrai...

ADÈLE.

Bien ! bien ! l'homme qui m'adore,
Dit-il, quand son orgueil est piqué d'un refus,
Si je le rappelais ne me reviendrait plus !
Et si j'avais compté sur cette ardente flamme,
Si moi-même, à l'amour abandonnant mon ame,
Je n'avais affecté cet air froid et moqueur,
Ces soupçons insultans démentis par mon cœur,
Que pour mieux éprouver si le vôtre est sensible,
(Car, enfin, tout cela, monsieur, était possible)
De ma crédulité j'aurais déjà le prix :
Déjà votre aveu même ici m'aurait appris
Que cet amour constant, dont je cherchais la preuve,
Ne sait pas résister à quelques jours d'épreuve.
Mais fort heureusement mon esprit a toujours
Reconnu l'artifice en vos tendres discours ;
Et jamais, fussent-ils exempts de toute feinte,
De m'en laisser toucher je n'eus la moindre crainte.

CÉZANNE.

Je le sais... Sans cela vous fuirais-je ? Pourtant
Un consolant espoir me reste en vous quittant ;

C'est de penser qu'un jour vous me rendrez justice:
Vous verrez que pour vous abjurant l'artifice,
Je vous aimais autant que mortel puisse aimer.
Ah! puisse l'être heureux qui saura vous charmer
D'un amour aussi vrai payer votre tendresse!

ADÈLE.

Je doute que jamais un autre m'intéresse.

CÉZANNE.

Vous vous souviendrez donc un peu de votre ami?

ADELE.

Oui, s'il veut l'être encor.

CÉZANNE.

Non, d'aimer à demi
Je ne puis m'imposer la loi trop rigoureuse...
Il faut de mon amour que vous soyez heureuse,
Que des nœuds éternels unissent notre sort,
Ou vous fuir.

ADELE.

Pour longtems?

CÉZANNE.

Oh! oui, jusqu'à la mort.
Qui peut-être bientôt...

ADELE.

Oh! dieux! je serais cause...

CÉZANNE.

Mourir ou vous quitter, n'est-ce pas même chose?
Mais avant ce moment, Adèle, oh! dites-moi
Que vous ne gardez plus de doute sur ma foi;
Dites que vous croyez à mon amour extrême.

ADÈLE, *tendrement.*

Mais ne serait-ce pas dire que je vous aime?

CÉZANNE.

L'ai-je bien entendu! Ciel! si vous me croyiez,
A mes vœux les plus doux, quoi! vous répondriez!
Quoi! si je triomphais de votre défiance,
Je ne me plaindrais plus de votre indifférence!
Oh! je puis donc rester,

ADELE.

Je n'ai pas dit cela,
Je crois...

SCÈNE VII.

ADÈLE, CÉZANNE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur Cézanne.

CÉZANNE.

Hein? que veut-on?

LE LAQUAIS.

Voilà
Ce que je suis, monsieur, chargé de vous remettre.
(*Bas.*)
C'est de monsieur Meilcour.

CÉZANNE, *à Adèle.*

Voulez-vous bien permettre?...

ADELE, *à part.*

De Saint-Bertin voilà sans doute le laquais:
C'est ma lettre. . Grands dieux! que fera-t-il?...

CÉZANNE, *lisant à part.*

« N'ayant pu vous rappeler qu'avant votre départ : faux ou vrai, nous avons un mot à nous dire, j'avancerai ce moment pour vous laisser plutôt libre, et vous attends dans le parc. »

(*Au laquais, haut.*)

J'y vais.

SCENE VIII.

CÉZANNE, ADÈLE.

CÉZANNE, *à part.*

Cachons-lui ce billet.

ADELE, *à part.*

Cachons-lui mes alarmes.

CÉZANNE, *embarrassé.*

Malgré ce que m'offrait de douceurs et de charmes
Cet aimable entretien, il faut pour un instant
Que je vous quitte...

ADÈLE, *piquee.*

Allez... un soin plus important,
Sans doute, loin d'ici vous appelle... peut-être
Un rendez-vous.

CÉZANNE, *troublé.*

Non, non... vous le saurez.

ADELE, *à part.*

Le traitre!

CÉZANNE.

Je vous aurais quittée avec moins de regret
Lorsque de mon bonheur j'ignorais le secret;
Mais quel que soit l'objet qui loin de vous m'appelle,
Votre image partout me suivra, chère Adèle,
Et de l'aveu charmant que je viens d'obtenir
Mon ame ne perdra jamais le souvenir.
Adieu. (*Il sort.*)

SCENE IX.

ADÈLE, *seule.*

Peut-on plus loin pousser la perfidie!
Dans cet adieu cruel quelle amère ironie!
(*Elle sonne avec force.*)
Qu'ai-je fait? Ah! du moins qu'il ne jouisse pas
De ma confusion et de mon embarras.
Appelons.
(*Elle sonne encore.*)

SCENE X.

ADELE, FLORESTINE.

FLORESTINE.

Qu'avez-vous à sonner de la sorte,
Madame?

ADELE.

Dès ce soir faites fermer ma porte
A Cézanne, et jamais ne me parlez de lui.

FLORESTINE.

Mon dieu, je le veux bien... Mais enfin aujourd'hui
Qu'a-t-il donc fait?

ADELE.

Il a surpris, par son adresse,
L'humiliant aveu d'une folle tendresse,
Et dans le même instant il vole à Saint-Bertin
S'applaudir...

SCENE XI.

ADÈLE, FLORESTINE, VALENTIN.

VALENTIN.

Au secours!

FLORESTINE.

Qu'as-tu donc, Valentin?

VALENTIN.

J'ai.., je voudrais parler à monsieur de Varenne,
Le prier de courir...

ADELE.

Où donc?

VALENTIN.

Vers la garenne,
Où mon maître tout seul vient de se diriger
Avec des pistolets que je l'ai vu charger...
Expressément il m'a défendu de le suivre.

FLORESTINE.

Hé bien, reste.

VALENTIN.

J'ai peur qu'il ne soit las de vivre.

FLORESTINE.

Maître fourbe ! tu sais fort bien qu'au rendez-vous
Il faut porter de quoi faire tête aux jaloux,
Et nous ne sommes pas dupes de ce beau zèle !

VALENTIN.

On le verrait, je crois, se brûler la cervelle.....
On dirait : c'est un jeu.

FLORESTINE.

Ma foi, je le croirais :
Peut-être était-ce lui qui t'envoyait exprès
Pour nous attendrir !

VALENTIN.

Non, la chose est trop réelle,
Et je cours sur ses pas. *(Il sort.)*

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

Tenez, mademoiselle,
Voilà votre billet, et la réponse au bas.

FLORESTINE.

C'est fort bien :
Laisse-nous..... Voyons.

ADELE.

Mais ce n'est pas

Le porteur de billet que j'ai vu tout à l'heure ;
Dites-lui de rester.

FLORESTINE, *le rappelant.*

L'Espérance, demeure. *(Valentin sort.)*

SCENE XIII.

ADÈLE, FLORESTINE, L'ESPÉRANCE.

ADÈLE.

Quand avez-vous remis cela ?

L'ESPÉRANCE.

Dans le moment.

ADÈLE.

A lui-même ?

L'ESPÉRANCE.

Il sortait de son appartement ;
J'étais à le guetter.... J'ai rempli mon message
Sans dire un mot.... Et lui, sans plus de verbiage,
A griffonné ces mots au crayon.

ADÈLE, *le renvoyant de la main.*

C'est fort bien.
(L'Espérance sort.)

SCENE XIV.

ADÈLE, FLORESTINE.

ADÈLE.

Lisons, car à ceci je ne comprends plus rien.

« L'explication que vous me demandez, madame, peut se « passer du rendez-vous que vous avez la bonté de m'offrir; je « prends sur moi tous les torts de notre rupture.... Il vous en « reste un plus grave à mes yeux; ce sont les propos que vous « et monsieur Meilcour vous êtes permis sur ma cousine : ne « pouvant m'en venger avec vous que par l'oubli, j'espère « les punir en lui d'une autre manière, et j'y cours.

« CÉZANNE. »

ADÈLE.

Florestine! on l'a vu sortir avec ses armes!
Il se bat maintenant!... Conçois-tu mes alarmes?
Ce laquais que j'ai vu c'est celui de Meilcour,
Sans doute.... Et moi j'osais soupçonner son amour
Au moment qu'il m'en donne une preuve aussi tendre!

FLORESTINE.

Je n'ai plus rien à dire.

ADÈLE, *entendant du bruit.*

Ah! je crois les entendre.

SCENE XV ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

ADÈLE, *courant à Cézanne.*

C'est lui!.... Pardon, pardon, Cézanne.

CÉZANNE.

O jour heureux!
Adèle!

VARENNES.

Maintenant je le crois amoureux
Tout de bon.... Sais-tu bien...